



HAL
open science

Coptos gréco-romaine à travers ses noms

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Coptos gréco-romaine à travers ses noms. *Topoi Orient - Occident*, 2002, Suppl. 3, p. 47-60. halshs-00001024

HAL Id: halshs-00001024

<https://shs.hal.science/halshs-00001024v1>

Submitted on 13 Jan 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COPTOS GRÉCO-ROMAINE À TRAVERS SES NOMS

Rien apparemment de plus stable que la toponymie de Coptos : le nom égyptien *Gbt* ou *Kbt* a été transcrit en grec Κόπτος, utilisé pendant les mille ans de domination gréco-romaine, en même temps qu'il continuait à survivre sous la forme copte ΚΒΤ, Κ(Ε)ϢΤ¹, conservée jusqu'à nos jours sous la transcription arabe *Qift* (ou, selon la prononciation locale qui fossilise le vocalisme du grec, *Quft*). Et pourtant, pour me limiter à l'époque gréco-romaine, ce nom, à certaines époques, parfois très courtes, a disparu ou a été remplacé par d'autres. Ces changements toponymiques, au demeurant peu connus, ont chaque fois une signification historique qui n'est pas moins intéressante que le choix même du toponyme originel. En outre, l'adaptation d'un toponyme d'une langue dans une autre n'est jamais un phénomène neutre, révélateur qu'il est très souvent de présupposés politiques, idéologiques ou religieux. Le nom grec de Coptos, qui présente certaines variations orthographiques peu remarquées, n'échappe pas à cette règle toponomastique et pose le problème de la signification dont les Anciens tentent d'investir à tout prix un toponyme, même et surtout lorsqu'il est étranger à leur propre culture, à la faveur d'un travail de réinterprétation qui est une forme d'appropriation. Adaptation, variations, changements, autant de phénomènes ou d'accidents toponymiques usuels, qui ne sont pas moins porteurs de sens que l'étymologie même du toponyme. Et on va le voir ici, ce sens concernera des aspects aussi variés et fondamentaux que la vie religieuse, militaire et économique de Coptos.

Les papyrus grecs sont cités selon les sigles de la *Checklist of Editions of Greek and Latin Papyri, Ostraca and Tablets* de J.F. OATES, R.S. BAGNALL, W.H. WILLIS et K.A. WÖRST, 4^e éd., Atlanta (1992) [accessible dans une version toute récente sur <http://scriptorium.lib.duke.edu/papyrus/texts/clist.html#pap>].

1. Pour les autres formes du copte, cf. E. AMÉLINEAU, *La géographie de l'Égypte à l'époque copte*, Paris (1893), p. 213-215 ; W. VYICHL, *Dictionnaire étymologique de la langue copte*, Leuven (1983), s.v. « ΚΒΤ » ; St. TIMM, *Das christlich-koptische Aegypten*, V, Wiesbaden (1991), p. 2146-2154.

1. Κόπτος ou Κοπτός : un accent étiologique ?

Je commencerai par le nom usuel de la cité en grec, Κόπτος. Cette transcription du nom égyptien *Kbt* résulte d'un léger travail d'adaptation, à la fois phonétique et morphologique : la séquence /bt/, impossible en grec, est devenue, par assimilation régressive de la sourde, -πτ- ; conjointement, le mot est pourvu de la désinence -ος, qui permet de faire entrer le toponyme dans le paradigme le plus commun de la langue grecque. Il prend alors un accent, qui, selon les règles de l'accentuation des noms propres en grec, doit normalement remonter le plus haut possible en accord avec la loi de limitation, indépendamment de sa place dans la langue d'origine². Or, dans les sources où les accents sont marqués (nécessairement les sources littéraires puisque papyrus et inscriptions ne connaissent pas l'accentuation), le toponyme est tantôt accentué sur la première syllabe³, tantôt sur la seconde ; et c'est l'accentuation la moins orthodoxe, Κοπτός, qui est de très loin majoritaire. Ainsi, sur 37 occurrences du nom enregistrées dans la version D du *Thesaurus Linguae Graecae*, qui représentent 19 auteurs, 6 (appartenant à 5 auteurs) donnent Κόπτος, 31 (appartenant à 14 auteurs) Κοπτός.

A- Κόπτος (6 occurrences dans 5 auteurs)

- Théophraste (IV^e-III^e s.), *Enquête sur les plantes*, IV 7, 1 (1 occ.)
- Pausanias (II^e s.), *Description de la Grèce*, X 32, 18 (1 occ.)
- Aélius Aristide (II^e s.), *Aegyptios*, éd. Jebb, p. 361, 26 (1 occ.)
- Athénée (III^e s.), *Le Banquet des Sophistes*, 33f ; 464 b (2 occ.)
- Athanase (IV^e s.), *Apologia contra Arianos*, 71, 6 (1 occ.)

B- Κοπτός (31 occurrences dans 14 auteurs) :

- Agatharchide de Cnide (II^e s. av.), *La description de la mer Rouge* = Photius, *Bibliothèque*, codex 250, p. 447 b (1 occ.)
- Strabon (I^{er} s. av.-I^{er} s. apr.), *Géographie*, XVI 4, 24 ; XVII 1, 44 ; 45 (6 occ.)
- Flavius Josèphe (I^{er} s.), *La guerre des Juifs*, VII 4, 609 (1 occ.)
- Plutarque (I^{er}-II^e s.), *Isis et Osiris*, 373c (1 occ.)
- Lucien (II^e s.), *Philopseudès*, 33 (1 occ.)
- Xénophon d'Éphèse (II^e ou III^e s.), *Éphésiaques*, IV 1, 4 ; 3, 5 ; V 2, 6 ; 4, 3 (4 occ.)
- Élien (II^e-III^e s.), *De la nature des animaux*, VII 18 ; X 23 ; 24 (3 occ.)
- *Acta conciliorum œcumenicorum*, Éphèse (431), I, 1, 2, p. 6, 29 ; p. 30, 5 ; p. 35, 17 ; p. 59, 32 ; I, 1, 7, p. 87, 31 ; p. 116, 31 (6 occ.)
- Étienne de Byzance (VI^e s.), *Éthniques*, p. 256, 6 éd. Bekker (1 occ.)

-
2. Les règles d'accentuation des noms propres ont fait récemment l'objet d'une mise au point (destinée aux papyrologues et épigraphistes qui doivent pallier l'absence d'accents dans l'original qu'ils éditent) par W. CLARYSSE, « Greek Accents on Egyptian Names », *ZPE* 119 (1997), p. 177-184 (le cas des noms en -ος est examiné p. 181, § 5).
 3. C'est d'ailleurs l'accentuation suivie par les papyrologues (cf. par exemple, A. CALDERINI, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell' Egitto greco-romano*, III/2, Milan [1980], s.v. « Κόπτος ») et les épigraphistes en vertu de la règle énoncée à l'instant.

- Aétius (VI^e s.), *Libri medicinales*, I 139, p. 70, 5 éd. Olivieri, *CMG VIII*¹ (1 occ.)
- Jean Lydus (VI^e s.), *De mensibus*, IV 5, p. 54, 16 éd. Bekker (1 occ.)
- *Scholia* à Lucien, *Philopseudes*, 33 (3 occ.) = *Etymologicum Magnum*, s.v. « Κοπτός »
- *Scholia* à Théocrite, *Idylles*, XVII 128 (1 occ.)
- *La Souda* (X^e s.), χ 525 (1 occ.).

Certes ce constat se fonde sur des textes qui nous sont connus uniquement à travers des manuscrits d'époque médiévale, où les noms propres, qui plus est étrangers, pouvaient faire l'objet de modifications accentuelles volontaires ou involontaires de la part de copistes, qui ne sont pas toujours fidèles à leur modèle. Mais les sondages que j'ai effectués dans les éditions critiques des auteurs concernés (quand elles existent) m'ont montré qu'il n'y avait pas de variantes portant sur l'accent d'un manuscrit à l'autre quelle que soit la branche du *stemma* à laquelle ils appartiennent et qu'en conséquence, la tradition manuscrite de chacun des auteurs manifeste homogénéité et cohérence non seulement à l'intérieur de l'œuvre — toutes les occurrences sont orthographiées de la même façon — mais aussi d'un témoin à l'autre. En outre, sans minimiser les accidents de la transmission des textes et les altérations qui s'ensuivent, il ne faut pas sous-estimer la mémoire que véhicule la tradition, même en matière d'accentuation : les accents ont beau n'avoir été systématiquement écrits qu'à partir de 800, les copistes disposaient parfois de modèles plus anciens partiellement accentués et des témoignages des grammairiens anciens. Et il faut prendre en compte d'autant plus sérieusement un accent dans un manuscrit byzantin qu'il va à l'encontre du système accentuel grec, que les copistes auraient plutôt tendance à généraliser qu'à enfreindre⁴. C'est précisément l'écart de la norme qui doit ici nous inciter à ne pas ignorer trop vite la graphie Κοπτός.

4. St. RADT, « Noch einmal zur Akzentuierung lateinischer Namen im Griechischen », *ZPE* 126 (1999), p. 98 : « Für die mittelalterlichen Schreiber dieser Handschriften war griechische Betonung ja das Normale; wenn sie also öfter davon abweichen, bedarf das einer Erklärung. Und diese Erklärung ist, wie mir scheint, darin zu suchen, dass die abweichende Betonung das Ursprüngliche ist, das in ihrer Vorlage stand und von ihnen übernommen wurde (während die Mehrzahl der Kopisten es automatisch durch normale Betonung ersetzt hat) ». Je remarque que W. CLARYSSE, *ZPE* 119 (1997), p. 179, tout en relativisant l'accentuation des manuscrits (« the accents in our manuscripts are those of Byzantine copyists and scholars, not those of the original manuscripts of the classical authors themselves, since they did not yet use accents ») et en proposant de la corriger au nom des règles d'accentuation du grec, s'en remet parfois à la tradition manuscrite : « In the case of Egyptian we have only a few words for which ancient manuscripts attest the accentuation, e.g. the month-names, which in Plutarch have an acute on the last syllable (Φαωφι, Παυνί etc.). Papyrologists accentuate them differently (Φαω̂φι, Πα̂υνι etc.), reconstructing in fact the Egyptian accent, which to me seems a risky business. I prefer the *non liquet* here and omit accentuation altogether to show our uncertainty. Exception

J'émettrais l'hypothèse que l'on a affaire à un phénomène d'analogie, qui repose sur une étymologie populaire, consistant à expliquer un mot étranger par un mot grec approchant. Encore qu'en toute rigueur rien ne permette d'affirmer que cette accentuation analogique n'est pas le seul fait des copistes médiévaux, une série de textes beaucoup plus anciens me semble lui conférer une certaine antiquité. Ainsi, le basculement de l'accent sur la finale me paraît résulter de l'analogie du mot grec κοπτός « haché, pilé », adjectif dérivant du verbe κόπτω « frapper, trancher, hacher ». Ce qui n'aurait pu être qu'une coïncidence phonétique a fait l'objet d'une justification étymologique renvoyant à une légende égyptienne parfaitement en contexte, en l'occurrence le deuil d'Isis à la nouvelle de la mort d'Osiris. Deux textes grecs permettent d'explicitier ce rapport étymologique. Le premier est un passage de l'*Isis et Osiris* de Plutarque, § 14 (356d) :

Τὴν δ' Ἴσιν αἰσθομένην κείρασθαι μὲν ἐνταῦθα τῶν πλοκάμων ἓνα καὶ πένθιμον στολὴν ἀναλαβεῖν, ὅπου τῇ πόλει μέχρι νῦν ὄνομα Κοπτῶ. Ἔτεροι δὲ τοῦνομα σημαίνειν οἴονται στέρησιν· τὸ γὰρ ἀποστερεῖν « κόπτειν » λέγουσι.

« Lorsqu'Isis apprit (sc. la mort d'Osiris), elle se coupa une boucle de cheveux et revêtit la tenue de deuil là même où s'élève la cité qui porte jusqu'à aujourd'hui le nom de Coptô (= Coptos⁵); d'autres pensent que le nom signifie "privation", car ils donnent à *coptein* le sens de "priver" ».

Le second texte est une scholie à Lucien, *Philopseudès*, 33 (éd. Rabe, Teubner, 1906), reprise dans l'*Etymologicum magnum*, s.v. « Κοπτός » :

Ἐς Κοπτὸν· Κοπτὸς πόλις Αἰγύπτου, εἰς ἣν φασι τὴν Ἴσιν ἀφικομένην τὸν Ὅσιριν τὸν υἱὸν ἀναζητεῖν· μαθοῦσαν δὲ αὐτὸν διεσπαράχθαι τὴν κόμην τὴν ἑαυτῆς ἐκκόψαι, παρὸ καὶ Κοπτὸς ὠνομάσθη ἡ πόλις. Ἐδείκνυτο δὲ καὶ ὁ πλόκαμος τοῖς ἐπιδημοῦσιν αὐτόθι, ἄπιστόν τι τριχῶν πλῆθος, ὅσον ἐξ ἀνθρώπου κεφαλῆς εἰκάσαι.

« "À Coptos" : Coptos, ville d'Égypte où la légende veut qu'Isis arriva à la recherche de son fils⁶ Osiris. Quand elle apprit qu'il avait été mis en pièces, elle se coupa (*ec-coptein*) la chevelure ; c'est pourquoi la ville est nommée Coptos. On y montrait aux visiteurs la boucle, une incroyable quantité de cheveux qu'on croirait provenir d'une tête humaine ».

On le voit, le rapprochement avec κόπτω était susceptible de plusieurs interprétations dues à la polysémie du verbe : pris dans le sens de « couper », il renvoie à la boucle de cheveux qu'Isis se serait coupée en signe de deuil ; au

could be made for the few words where the manuscript tradition acts as a guide (Φαωφί, Παννί etc., φαραώ in the biblical manuscripts) » (p. 184).

5. Sur la forme du toponyme, Κοπτῶ, cf. ci-dessous, p. 52-53.

6. *Sic* : il s'agit bien évidemment de son mari.

moyen, κόπτομαι a le sens de « se frapper la poitrine en signe de deuil » d'où « porter le deuil » : il est alors directement question du deuil d'Isis ; enfin, si on lui donne le sens — au demeurant mal attesté — de « priver, séparer de », rapporté par Plutarque, il fait allusion au veuvage d'Isis, séparée de son mari une fois assassiné par son frère. Dans les trois cas, cette étymologie s'inscrit dans le cadre de la légende d'Isis et s'explique par les traits particuliers que revêt cette légende à Coptos : le veuvage d'Isis (au point que la déesse est désignée dans des textes de Coptos sous le seul nom de « Veuve »)⁷, le culte d'« Isis-de-la-chevelure » attesté par une inscription et un papyrus grecs⁸ et dérivant peut-être d'une interprétation du mot égyptien signifiant « veuve » parfois écrit au moyen du hiéroglyphe de la boucle de cheveux⁹. Je n'insisterai pas sur l'arrière-plan religieux de ces étymologies, par ailleurs bien connu ; ce n'est pas ici mon propos.

Pour revenir à mon point de départ, je crois donc vraisemblable que cette série de jeux étymologiques rapprochant Coptos du mot grec κόπτω ait conduit à accentuer le toponyme selon le mot grec le plus ressemblant de la même famille de κόπτω, je veux parler de l'adjectif κοπτός. Ce dernier, dont l'acceptation (« haché, pilé ») paraît nous éloigner des sens qui ont nourri une interprétation grecque du toponyme égyptien, a d'ailleurs lui aussi été explicitement mis en rapport avec Coptos, selon une étymologie transmise par un auteur du VI^e s., Jean Lydus, dans son traité *Sur les mois*, IV 5. Au détour d'une digression consacrée aux noms de pâtisseries dérivés de toponymes, il écrit :

Πλακοῦντας δὲ Ῥωμαῖοι τὰ ἐκ μέλιτος πόπανα καλοῦσι διὰ τὸ ἐν Πλακεντία τῇ πόλει τῆς Ἰταλίας πρῶτον ἐξ Ἑλλήνων ἢ μᾶλλον ἐκ Σαμίων τὴν τοιαύτην ἐδώδην παρελθεῖν, καὶ διὰ τοῦτο οὕτως λέγεσθαι, ὡς Ταραντίνα ἀπὸ Τάραντος καὶ Κανουβικὰ ἀπὸ Κανούβου καὶ Κοπτὰ ἀπὸ Κοπτοῦ.

« Les Romains donnent à leurs gâteaux de miel le nom de *placountes* (« pâtisseries ») parce que c'est à Placentia (= Plaisance), ville d'Italie, qu'est parvenu en premier ce type de denrée d'origine grecque ou plutôt samienne. Voilà pourquoi ils sont ainsi dénommés, tout comme le sont les *tarentina* de Tarente, les *canoubika* de Canope et les *copta* de Coptos ».

7. Deux autres textes grecs mettent directement en rapport l'Isis de Coptos et son veuvage : Pausanias, X 32, 18 et Élien, *De la nature des animaux*, X 23, selon lequel Isis serait particulièrement révéree à Coptos « par les femmes portant le deuil de leur mari, leurs enfants ou leurs frères » (Ἐν τῇ Κοπτῶ τῇ Αἰγυπτία τὴν Ἴσιν σέβουσιν Αἰγύπτιοι ταῖς τε ἄλλαις ἱερουργίαις καὶ μέντοι καὶ τῇ παρὰ τῶν πενθουσῶν ἢ τοὺς ἄνδρας τοὺς σφετέρους ἢ τοὺς παῖδας ἢ τοὺς ἀδελφοὺς λατρεία τε καὶ θεραπεία).

8. A. BERNAND, *Les portes du désert*, Paris (1984), n° 71, 7-8 (Ἴσιδι τριχώματος) et *P.Mich.* VIII 502, 5 (παρὰ τοῖς τριχώμασι ἐν Κόπτῳ). Cf. H.C. YOUTIE, *Harvard Theological Review* 39 (1946), p. 165-166.

9. Voir J.G. GRIFFITH dans son *Plutarch's De Iside et Osiride*, Univ. of Wales Press 1970, p. 314 et la mise au point récente de M. GABOLDE, « La cité religieuse » dans *Coptos. L'Égypte antique aux portes du désert*, Lyon (2000), p. 83-84.

Les κοπτά, neutre pluriel substantivé de l'adjectif κοπτός, désignent des espèces de petits gâteaux probablement à base de sésame finement *haché*¹⁰. La dérivation étymologique proposée ici, quoiqu'erronée, est révélatrice de la perception qu'avaient les Grecs du nom *Coptos* qu'ils avaient définitivement annexé à leur langue en le faisant rentrer dans la famille de κόπτω.

Voilà comment un accent peut être le reflet d'exégèses étymologiques de nature religieuse. Il est accessoirement un indice de la naïve prétention des Grecs à vouloir mesurer le monde barbare à l'aune de leur propre langue.

Je concluerai cette partie consacrée au nom Κόπτος en m'arrêtant sur une variante proche qu'a connue ce toponyme : Κοπτώ. Elle est attestée pour la première fois chez Plutarque dans le passage cité ci-dessus¹¹, puis, au VII^e s., chez Georges de Chypre (772) sous la graphie corrompue Κοπτώ à corriger en Κοπτώ. Un papyrus du début du VIII^e s. nous en donne deux attestations¹². C'est elle que retient une liste des évêchés égyptiens en grec, copte et arabe transmise par deux manuscrits, l'un conservé à Paris, l'autre à Manchester¹³. Il faut y rattacher le composé latin *Hormucopto* de la *Table de Peutinger* (III^e/IV^e s.)¹⁴. On peut enfin se demander si cette forme n'a pas influencé les graphies ΚΕΒΤΩ ou ΚΕΠΤΟ de la documentation copte¹⁵. Cette forme parallèle — et marginale —

10. Le terme prend un sens médical comme d'autres termes ressortissant au lexique de la pâtisserie (cf. κόλλιξ, κολλ(ο)ύρα). Il faut oublier l'explication de ces *copta* que je proposais dans *Coptos. L'Égypte antique aux portes du désert*, Lyon (2000), p. 202 et la correction à la n. 41 : je me suis laissé prendre au piège de cette étymologie.
11. *Isis et Osiris*, 14 (356 d).
12. *P.Lond.* IV 1460, 24; 172.
13. E. AMÉLINEAU, *La géographie de l'Égypte à l'époque copte*, Paris (1893), p. 573 et 576 : ΚΟΠΤΩ = †ΒΛΚΙ ϣΕΝΤ ΚΕϣΤ = (en arabe) *madīnat Qift*. Voir St. TIMM, *Das christlich-koptische Aegypten*, V, Wiesbaden (1991), p. 2146.
14. Ce toponyme, dont on n'a aucun équivalent grec, nous rappelle que la cité de Coptos était sise à plus de 2 km du Nil (cf., par exemple, le *Synaxaire* arabe-jacobite, *Patrologia Orientalis*, III, p. 463) et atteste l'importance qu'avait acquise son antenne portuaire au point qu'on lui ait donné un nom indépendant, que retient seul la *Table de Peutinger*. Le volume des marchandises importées ou exportées transitant par Coptos ainsi que son activité minière, agricole et artisanale impliquait en effet un gros trafic fluvial. Un ostracon copte du VII^e/VIII^e s. (E. STEFANSKI et M. LICHTHEIM, *Coptic Ostraca from Medinet Habu*, Chicago [1952], n° 82) pourrait témoigner de l'importance de ce port : il y est question d'un « stolarque de Côt et de Coptos », ce qui, dans ce contexte, semblerait indiquer que des flotilles auraient été basées à Coptos et à Qûs ou que ces deux cités auraient été le siège d'un service de contrôle du trafic fluvial.
15. Malgré W. VYČIHL, *Dictionnaire étymologique de la langue copte*, Leuven (1983), s.v. « ΚΒΤ », qui propose une explication phonétique à l'intérieur du copte. Pour

s'explique par une tendance du grec à recharacteriser les toponymes avec la désinence féminine en -ώ (le plus souvent indéclinable) selon des modalités qui restent encore à dégager : on en a de nombreux exemples principalement d'époque byzantine et arabe ¹⁶, mais ce fait de langue s'observe déjà à partir du II^e s. comme le montre le texte de Plutarque ou, par exemple, le toponyme Κροκοδιλώ (II^e s.) sur la route Coptos-Myos Hormos ¹⁷ ou Πανώ (= Panopolis) sur une étiquette de momie du II^e/III^e s. ¹⁸.

2. Ἡ ποτε Κόπτος : une « *damnatio memoriae* toponymique »

La seconde appellation qu'a connue la Coptos gréco-romaine est en fait une non-appellation. Il est en effet question dans un papyrus de Panopolis datant de 300 du « camp (κάστρα) τῆς Ποτεκόπτου » ¹⁹. L'éditeur, qui constate que ce nom est par ailleurs inconnu, en propose l'explication suivante : « Coptos was the centre of a revolt against Diocletian — either the rebellion of Domitianus or an earlier rising — and the city was taken and destroyed by the Emperor. I suggest that, as punishment for the city, it was proposed to abolish its name and substitute another, and that pending a decision on its new name it was referred to officially as ἡ ποτε Κόπτος, "the former Coptos" » ²⁰. On peut aussi penser que Coptos s'est vue tout simplement privée de nom en signe de ce que j'appellerais une « *damnatio memoriae* toponymique », qui pourrait aller de pair avec la destruction qu'elle aurait subie d'après quelques sources littéraires — destruction probablement plus symbolique que réelle ²¹.

E. AMÉLINEAU, *La géographie de l'Égypte à l'époque copte*, Paris (1893), p. 214, ces formes sont « évidemment inspirées du grec ».

16. Cf. l'appendice à O. MASSON et J.-L. FOURNET, *REG* 105 (1992), p. 236.
17. Le matériel écrit trouvé sur le site et attestant le toponyme est en cours de publication (voir, en attendant, N. GRIMAL, « Travaux de l'IFAO en 1995-1996 », *BIFAO* 96 [1996], p. 537 et 542-544).
18. Cf. Z. BORKOWSKI et J. GASCOU, *JJP* 24 (1994), p. 14, n. 4 et G. NACHTERGAEL, « Quelques étiquettes de momies et une amulette chrétienne d'Égypte », *In honorem Aloysi Gerlo, Studia varia Bruxellensia ad orbem Graeco-latinum pertinentia*, IV, Leuven (1997), p. 198 (je dois cette référence à J. Gascoü).
19. *P.Panop.Beatty* 2, 162 ; 187 ; 193.
20. *P.Panop.Beatty* note à 2, 162.
21. Cf. Théophane, *Chron.*, année 5782 : τούτω τῷ ἔτει Διοκλητιανὸς καὶ Μαξιμιανὸς ὁ Ἐρκούλιος Ὀβούσιριν καὶ Κόπτον (Κόπτων aliquot codd.) πόλεις ἐν Θήβαις τῆς Αἰγύπτου εἰς ἔδαφος κατέσκαψαν ἀποστατησάσας τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς (même expression chez Cedrenos, 266D) ; Jérôme, *Chron.*, 226a (éd. Helm, *Eusebius Werke*, VII, Leipzig 1913) : *ad solum usque subversae sunt*. Cette destruction totale, exprimée ici de façon stéréotypée et que certains modernes ont prise au pied de la lettre, est à mettre sur le compte d'une exagération rhétorique : comme le fait remarquer A.K. BOWMAN (« Two Notes », *BASP* 21 [1984], p. 35),

Je ne rentrerai pas dans le détail des événements qui pourraient être à l'origine de cette appellation : leur chronologie, s'appuyant sur des sources confuses, voire contradictoires, n'est pas toujours claire et les historiens modernes en débattent encore ; j'ai tenté d'en résumer les grandes lignes dans le chapitre que j'ai consacré à « Coptos dans l'antiquité tardive » dans le catalogue de l'exposition de Lyon ²². Qu'il suffise de rappeler ici que Coptos s'est rebellée contre le pouvoir impérial au moins à deux reprises à la fin du III^e s. : la première révolte daterait du début des années 290 et aurait été très violemment réprimée à une date se situant entre 291 et 293/294, par l'empereur en personne (très probablement Galère ²³) ; la seconde s'inscrit dans le cadre plus large de l'insurrection menée par L. Domitius Domitianus et son bras droit Aurelius Achilleus qui embrasa l'Égypte, conduisit le premier à se proclamer empereur à Alexandrie et à laquelle mit fin Dioclétien lui-même en assiégeant Alexandrie en mars 298.

Il est donc très séduisant de mettre en rapport ce nom de « ci-devant Coptos » avec ces événements qui ont fait de Coptos un foyer d'opposition au pouvoir, tradition que la cité a cultivée au moins depuis l'époque ptolémaïque. Ce serait, à ma connaissance, le premier exemple connu, en tout cas en Égypte, de *damnatio memoriae* officielle appliquée à un nom de cité. L'intérêt de ce cas est qu'il semble s'inscrire dans une politique plus large de modifications toponymiques menée à cette même époque par le pouvoir impérial. Deux cités très proches ont changé de nom, devenant éponymes de deux des tétrarques du moment : au nord, Kainê (Qêna) est rebaptisée Maximianopolis ²⁴ et, au sud, Apollinopolis Parva (Qûs) est renommée Dioclétianopolis ²⁵. Il est vraisemblable que cette série de changements soit à peu près contemporaine ²⁶, qu'elle ait été activée par la présence même, à quelques années près, sur le théâtre des événements, des empereurs Galère et surtout Dioclétien (qui visite la Haute-Égypte en 302) et qu'elle ait eu pour but conjoint de punir une cité rebelle

« we know that Coptos in fact survived, and recovered the size and status to become the seat of a bishop ».

22. *Coptos. L'Égypte antique aux portes du désert*, Lyon (2000), p. 197-198.
23. Cf. T.D. BARNES, « Imperial Campaigns, A.D. 285-311 », *Phoenix* 30 (1976), p. 180-182.
24. En l'honneur plus vraisemblablement du César Galère — peut-être pour le rôle qu'il aurait joué dans la répression de la première révolte — que de l'Auguste Maximien. Rappelons que la titulature de Galère se réduit fréquemment au seul Μαξιμιανός (cf. R.S. BAGNALL et K.A. WÖRNER, *Regnal Formulas in Byzantine Egypt*, BASP Supplements, 2, Missoula [1979], p. 10 [4], p. 15 [5], p. 29 [2], p. 31 [1], p. 32 [2]).
25. Pour ces deux cités et leur identification, cf. A. CALDERINI, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto Greco-romano*, s.v. « Καινή, Μαξιμιανόπολις, Ἀπόλλωνος πόλις 2, Διοκλητιανοῦ πόλις ».
26. Je dis « à peu près » puisque dans le *P.Panop.Beatty* 2 (300), Coptos est, on l'a vu, sans nom tandis que Kainê a toujours son ancien nom (l. 153; 278). À partir du IV^e s., c'est Maximianopolis qui est seul usité.

et de récompenser deux cités loyalistes ou que la politique impériale a voulu promouvoir aux dépens de leur voisine ²⁷. Elle participe de cette redéfinition du paysage thébain voulue par Dioclétien (réorganisation militaire, programme de constructions militaires) ²⁸. Mais, si les deux noms éponymes s'imposent pour longtemps ²⁹, Coptos retrouvera vite son nom d'origine comme l'indique une comptabilité du premier quart du IV^e s. (*SPP* XX 84 ³⁰), qui mentionne le « camp de Κόπτος » (v^o, col. I, 13) à côté de Μαξιμιανόπολις (r^o, col. I, 9 ; v^o, col. I, 13) et de Διοκλητιανόπολις (r^o, col. I, 21).

-
27. Sur les noms dynastiques donnés aux cités, cf. A.H.M. JONES, *The Later Roman Empire*, Oxford (1964), p. 718-722. Il se pourrait qu'à l'instar de beaucoup des exemples cités par cet auteur, les changements de nom qui nous occupent soient liés à l'octroi du statut de πόλις: Kainê ne semble pas être une *polis* au III^e s. C'était en effet une « ville nouvelle » fondée en même temps que l'exploitation des *metalla* du Mons Claudianus et du Mons Porphyritês (ouverts respectivement par Claude et Tibère), comme l'a récemment montré H. CUVIGNY, « Kainê, Ville Nouvelle : une expérience de regroupement familial au II^e s. è. Chr. », O.E. KAPER (éd.), *Life on the Fringe*, Leyde (1998), p. 87-93. Il est à noter que dans les ostraca du Mons Claudianus, Kainê alterne, comme centre de regroupement des familles des ouvriers des *metalla*, avec Apollônios, qu'H. Cuvigny (*l. c.*) identifie à Qûs. Or cette dernière semble ne plus avoir aux II^e-III^e s. le statut de *polis* (qu'elle avait auparavant d'après *UPZ* II 177 [136 av.] ou Strabon, XVII 1, 45) comme en témoignent *WO* 672, 2 ; 10 (II^e/III^e s.) : komê Apollônios (*BL* II/1, p. 70) ; ou l' *Itinéraire Antonin* 165, 5 : Vicus (= κώμη) Apollonos (sur la date débattue de cet itinéraire, remontant peut-être à la fin du III^e s., cf. M. CALZOLARI, *Introduzione allo studio della Stradale dell'Italia Romana : L'Itinerarium Antonini*, Rome [1996]).
28. On pourrait appliquer à ces changements toponymiques la formule que J.-M. Carrié emploie au sujet des grands travaux militaires de Dioclétien qui marquent profondément le territoire méridional de l'Égypte : « Ce patchwork architectural inscrit dans le paysage thébain l'image visible de la répression frappant le "nationalisme" provincial en ses lieux d'inspiration » (J.-M. CARRIÉ et A. ROUSSELLE, *L'Empire romain en mutation des Sévères à Constantin 192-337*, Paris [1999], p. 156).
29. Διοκλητιανού πόλις ou Διοκλητιανόπολις est bien attesté pendant le IV^e et V^e s. (*SPP* XX 84, r^o, col. I, 21 [1^{er} quart du IV^e s.] ; *P.Lips.* 55, 3 ; 4 [375-379] ; *P.Giss.* 54, 11 [IV^e/V^e s.] ; *SB* XVIII 13777, 32 [556] ; *P.Rein.* II 107, 7 [fin VI^e s./début VII^e s., cf. J.-L. FOURNET, *ZPE* 117 [1997], p. 167-170) tandis que le nom d'origine continue à être utilisé (*SPP* I, p. 8, col. III 3 ; 13 [480] ; *P.Vat. Aphrod.* 14, 7 [524] ; *P.Michael.* 43, 3 [526] ; 44, 4 [527] ; *P.Mich.* XIII 670, 5 [527] ; *P.Köln* III 157, 3 [589] ; *P.Lond.* IV 1347, 5 [710]). Quant à Μαξιμιανού πόλις ou Μαξιμιανόπολις, de nombreux documents attestent l'emploi de ce nom du début du IV^e s. (*P.Rain. Cent.* 83, 9 ; 12 [311] ; *SB* XVI 12340, 4 ; 10 [312] ; XIV 12167, A, 21 ; B, 2, 56 (rééd. de *P.Erl.* 52) [314] ; *SPP* XX 84, r^o, col. I, 9 ; v^o, col. I, 13 [1^{er} 1/4 du IV^e s.] ; etc.) jusqu'au VIII^e s. (*P.Apoll.* 88, 3) à l'exclusion de l'autre nom Καινή dont on n'a plus d'attestation après le *P.Panop. Beatty* 2, 153 ; 278 (300) — si ce n'est dans la *Cosmographie* de l'Anonyme de Ravenne (Caenopoli), mais il s'agit là d'une compilation tardive reposant sur des documents plus anciens correspondant à plusieurs strates chronologiques.
30. Pour la date de ce papyrus, postérieure à 300, cf. *P.Panop. Beatty* note à 2, 153.

3. **Ἰουστινιανούπολις : une renaissance économique sous Justinien**

Coptos, elle aussi, deviendra bien plus tard éponyme d'un empereur, et l'occurrence de Justinien (527-565). On sait par la *Description* de Georges de Chypre, 772, que Coptos fut aussi appelée Justinianopolis : Κοντῶ (l. Κοπτῶ) ἤτοι Ἰουστινιανούπολις « Coptos ou Justinianopolis ». C'est la seule mention certaine de cet autre nom de Coptos. On a proposé d'en reconnaître une autre attestation dans un contrat copte de Djême datant de 711 ou 726 dans lequel la signature en grec d'un témoin comporte l'*origo* suivante : ἀπὸ τῆς Ἰουστινιάνης (l. Ἰουστινιανού ?) πόλεως τῆς κάτω (l. κάτω) χώρας « originaire de Justinianopolis du Bas-Pays »³¹. Rien ne permet cependant d'assurer ici l'équation Justinianopolis = Coptos d'autant que la mention τῆς κάτω χώρας, qui, à cette époque, semblerait s'entendre de la Basse-Égypte, s'accommode mal de cette équivalence et favoriserait plutôt une identification avec l'autre Justinianopolis connue en Égypte, située dans le Delta³². Mais notre Justinianopolis/Coptos s'y devine peut-être en creux dans la mesure où la précision τῆς κάτω χώρας peut avoir pour but de prévenir toute confusion possible avec une Ἰουστινιανούπολις τῆς ἄνω χώρας (« de Haute-Égypte »), qui ne pourrait être que Coptos tant qu'aucune troisième cité de ce nom n'est connue en Haute-Égypte.

Le silence de la documentation papyrologique peut paraître étonnant. Il est néanmoins relativisé par le fait que nous avons très peu de papyrus grecs³³ mentionnant Coptos à partir du VI^e s. — je n'en vois à vrai dire que deux,

31. A. SCHILLER, *Ten Coptic Legal Texts*, n° 5, ligne 159.

32. *CPR* I 30, 37 (VI^e s.) : ἀπὸ τῆς Ἰουστινιαν[οῦ] πόλεως τῆς κατὰ Ἀλεξ(άνδρειαν). Il est vraisemblable qu'il faille identifier cette ville avec la Cynopolis du nome Busirite qui prend, sous Justinien, le nom de Nova Justiniana (J.D. MANSI, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, IX, Florence [1743], p. 391 à comparer avec la p. 175 ; référence omise par A. CALDERINI, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto Greco-romano*, s.v. « Κυνῶν πόλις 2 », mais donnée par A.H.M. JONES, *Cities in the Eastern Roman Provinces*, Oxford [1937], p. 557). L'identification de cette Ἰουστινιάνη πόλις avec Coptos semble cependant reçue par W.E. CRUM dans *The Monastery of Epiphanius at Thebes*, New York (1926), I, p. 104, n. 1. Elle n'est pas non plus remise en question par St. TIMM, *Das christlich-koptische Aegypten*, V, Wiesbaden (1991), p. 2145. Mais comment alors justifier τῆς κάτω χώρας ? Si on le prend dans le sens de « Basse-Égypte » qu'a cette expression dans la documentation d'époque arabe (cf. H.I. BELL, *P.Lond.* IV, p. XXI ; J. MASPERO et G. WIET, *Matériaux pour servir à la géographie de l'Égypte*, MIFAO 36, Le Caire [1919], p. 227-230), il est difficile d'y voir Coptos. On peut penser à une expression renvoyant à la division de la province en Thébaïde Supérieure et Thébaïde Inférieure ; mais on sait, par exemple par Hiéroclès (731, 7), que Coptos appartenait à l'ἐπαρχία Θηβαΐδος τῆς ἄνω (= ἐπαρχία Θηβαΐδος δευτέρα de Georges de Chypre, 770).

33. Je laisse volontairement de côté les textes coptes, qui privilégient la toponymie de tradition égyptienne.

certaines³⁴ — et que les autres exemples d'éponymie impériale montrent que le nom traditionnel continue à concurrencer le nouveau nom dynastique³⁵. Il se peut donc fort bien que le nom de Justinianopolis, promu par les autorités, ne se soit pas accrédité dans l'usage courant ou qu'il soit vite tombé en désuétude au profit du nom traditionnel. Que Georges de Chypre en soit l'unique témoin montre, ce que l'on savait déjà, que sa *Description* est fondée sur des registres officiels ; son absence chez Hiéroclès, lui aussi dépendant de listes officielles, peut s'expliquer par le fait que cet auteur, quoiqu'ayant vécu sous Justinien, a utilisé pour son travail une documentation remontant au règne de Théodose II d'après l'étude qu'en a faite A.H.M. Jones³⁶.

Il reste à se demander la raison pour laquelle Coptos a été rebaptisée par Justinien. J'ai bien conscience de m'aventurer là sur un terrain très incertain. Si l'octroi d'un éponyme impérial est un signe par lequel l'empereur veut distinguer une cité, les motivations qui président à cette décision peuvent être diverses (changement de statut de l'agglomération, accord de privilèges, reconstruction ou rénovation, etc.) et sont, dans bien des cas, inconnues. À ma connaissance, aucun document n'explique, à un certain moment, l'intérêt de Justinien pour Coptos. On peut en revanche avancer une hypothèse. L'événement marquant pour Coptos et son arrière-pays au VI^e s. est sans doute l'exploitation de la mine d'or du Bîr Umm Fawâkhir, sur l'axe qui relie Coptos à Myos-Hormos (auj. Qusayr). Les fouilles menées depuis 1992 par l'Oriental Institute de l'Université de Chicago ont en effet mis en évidence sur ce site, antérieurement abandonné, le redémarrage, au V^e s., des activités minières, qui durèrent au moins jusqu'au

34. *P.Lond.* IV 1460, 24 ; 172 (Aphroditô, c. 709) : Κοπτῶ ; *SB* VI 9613, 9 (Edfou ; règne de Justinien d'après l'éd., VI^e/VII^e s. d'après J.-L. FOURNET et J. GASCOU, *BIFAO* 98 [1998], p. 186 et 189) : Κόπτου ; *SPP* X 162, 5 (Arsinoïte, VI^e s. — mais peut-être antérieur au changement de nom sous Justinien) : Κοπτ().

35. Voir, par exemple, le cas d'Apollinopolis Parva/Dioclétianopolis : le nom traditionnel connaît plus d'attestations à partir du IV^e s. que le nom impérial. Cf. plus haut, note 29.

36. Pour Hiéroclès et Georges de Chypre, la datation de leurs ouvrages et leur fiabilité, cf. A.H.M. JONES, *Cities in the Eastern Roman Provinces*, Oxford (1937), p. 502-509. Pour cet auteur (p. 504), la *Description* originale de Georges de Chypre daterait de la première partie du règne de Justinien (avant ses conquêtes occidentales) et l'ouvrage aurait été révisé à la fin du VI^e s. par Basile de Ialimbanon. La séquence ἦτοι Ἰουστινιανούπολις serait ainsi une glose due à Basile. E. HONIGMANN, *Le Synekdèmos d'Hiéroklès et l'Opuscule géographique de Georges de Chypre*, Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae, Forma Imperii Byzantini, fasc. I, Bruxelles (1939), pense, quant à lui, que l'ouvrage d'Hiéroclès aurait été écrit « tout au commencement du règne de Justinien, soit en 527 soit en 528 » (p. 2), ce qui expliquerait que toutes les Justinianopolis (on en connaît 27, qu'il recense p. 1-2) soient, à une seule exception (celle de Pisidie), inconnues d'Hiéroclès.

VII^e s.³⁷. Seule mine d'or actuellement répertoriée dans l'Égypte tardive, Bîr Umm Fawâkhir a dû faire l'objet d'une attention toute particulière de la part des autorités byzantines, toujours à la recherche d'or, surtout au VI^e s., qui connaît des problèmes d'approvisionnement en or accrus par la politique de reconquête menée par Justinien alors même que la pression des Barbares entravait l'exploitation de mines des Balkans — l'autre région connue à cette époque pour ses gisements aurifères³⁸. Et ce n'est probablement pas un hasard si c'est précisément au VI^e s., à l'époque de Justinien, que le village de mineurs de Bîr Umm Fawâkhir atteint son extension maximale avec 250 maisons, soit près d'un millier de résidents. Il n'est donc pas invraisemblable que Justinien ait tenu à distinguer, en lui donnant son nom, la cité la plus proche, Coptos, par laquelle transitait l'or extrait et sur laquelle a dû rejaillir l'intense activité de ce site minier. Mais ce n'est là, je le sais bien, qu'une hypothèse pour l'instant invérifiable.

En tout cas, l'intérêt de Justinien pour cette région, que semble bien trahir ce nouveau nom, a dû impliquer une politique plus large de pacification du désert Oriental et surtout de l'axe Coptos-Myos Hormos. Si nous connaissons bien l'épisode de la christianisation, par le général persarménien Narsès, du temple de Philae tombé aux mains des tribus nubiennes ou les missions évangélicatrices envoyées par l'empereur et l'impératrice en Nubie³⁹, le règne de Justinien est bien moins documenté pour la région du désert Oriental. On sait, par Olympiodore, qu'au V^e s., Phoinikôn (auj. Laqîta), étape entre Bîr Umm Fawâkhir et Coptos, était « depuis longtemps propriété des Barbares »⁴⁰, c'est-à-

-
37. C. MEYER, « A Byzantine Gold-mining Town in the Easter Desert : Bir Umm Fawakhir, 1992-93 », *JRA* 8 (1995), p. 192-224 et, pour plus de détails, le rapport de la fouille, *A Byzantine Gold-mining Town : The Bir Umm Fawakhir Survey Project 1993* dû à C. Meyer, L. Heidorn, W. Kaegi et T. Wilfong (sous presse).
38. M.R. WERNER, « The Archaeological Evidence for Gold Smelting at Kraku'lu Yordan, Yugoslavia, in the Late Roman Period », *British Museum Occ. Paper* 48 (1985), p. 219-225. Je remercie C. Morrisson pour cette référence. Le contexte historique des activités minières du Bîr Umm Fawakhîr a bien été dégagé par W. KAEGI, « Observations on the Historical Context of Bir Umm Fawakhir » dans C. MEYER, L. HEIDORN, W. KAEGI et T. WILFONG, *A Byzantine Gold-mining Town : The Bir Umm Fawakhir Survey Project 1993* (sous presse) repris dans C. MEYER, « A Byzantine Gold-mining Town in the Eastern Desert : Bir Umm Fawakhir, 1992-93 », *JRA* 8 (1995), p. 196-198, qui insiste sur les besoins en or et l'instabilité monétaire au VI^e s. (évoquant l'Édit XI de Justinien, daté de 559).
39. J. MASPERO, « Théodore de Philae », *RHR* 59 (1909), p. 299-317 et P. NAUTIN, « La conversion de Philae en église chrétienne », *CahArch* 17 (1967), p. 1-43.
40. Cité par Photius, *Bibliothèque*, codex 182, 62a, p. 80 éd. Henry, CUF. D. MEREDITH, « The Roman Remains in the Eastern Desert of Egypt », *JEA* 39 (1953), p. 105, pense que la Φοινικῶν d'Olympiodore ne peut être Laqîta. Signalons que la présence de l'*Ala VIII Palmyrenorum* à Phoinikôn au cours du IV^e s. d'après la *Not. Dign.*, Or. XXXI 49 ne présume pas de la situation au V^e s. J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*,

dire au moins des Blemmyes. Or l'exploitation des mines d'or ne pouvait se faire dans l'insécurité permanente. Le pouvoir byzantin a donc dû tenter, dès le V^e s., de trouver un *modus vivendi* avec les tribus sillonnant cette région. Cet accord était-il de la même nature que celui passé entre Dioclétien et les Blemmyes de la Dodécaschène? Un passage du *Martyrium Arethae et sociorum*⁴¹, méconnu des historiens, vient jeter quelques lumières sur cette nécessaire collusion du pouvoir byzantin et des Blemmyes dans la région de Coptos. On y apprend que le prédécesseur de Justinien, Justin I^{er}, demanda à l'évêque d'Alexandrie Timothée, d'intervenir auprès du roi d'Éthiopie Elesbaas afin qu'il déclare la guerre aux menaçants Homérites et qu'il les fasse disparaître :

Γεγράφηκε δὲ καὶ ἡ αὐτοῦ εὐσέβεια τῷ φιλοχρίστῳ βασιλεῖ Ἐλεσβαᾶ τάδε· « (...) Εἰ γὰρ τοῦτο ὀκνήσει ποιῆσαι ἡ σὴ ὀσιότης, οὐρανόθεν μὲν ὀργίζεται αὐτῇ ὁ Θεὸς καὶ τῇ αὐτῆς πολιτεία· ἡμεῖς δὲ διὰ Κόπτου καὶ Βερονίκης τῶν λεγομένων Βλεμμύων καὶ νομάδων (Νοβάδων ν. 1.) πλῆθος στρατευμάτων ἐκπέμψαντες, παρόδῳ χρησάμενα τὰ στρατόπεδα ἡμῶν διὰ τῆς γῆς σου, πᾶσαν συντρίψωσι, τὸν δὲ Ὀμηρίτην καὶ τὴν χώραν αὐτοῦ εἰς τέλειον ἀφανισμόν καὶ ἀνάθεμα καταστήσωσιν »

« Sa Piété (= l'évêque d'Alexandrie) écrivit alors au roi Elesbaas qui aime le Christ en ces termes : " (...) Si ta Sainteté hésite à agir ainsi, du haut du ciel Dieu se fâchera contre elle et son royaume, tandis que nous, nous enverrons par Coptos et Bérénice une grande armée de ceux qu'on appelle les Blemmyes et de nomades (Nobades?) et nos contingents, se frayant un passage à travers ton territoire, le détruiront tout entier et précipiteront l'Homérite et son pays dans l'anéantissement et l'anathème les plus complets" ».

Il ressort de ce texte que les relations entre le pouvoir byzantin et les Blemmyes et nomades du désert Oriental n'étaient pas si conflictuelles qu'on veut bien le prétendre et que ceux-ci pouvaient servir de mercenaires à la solde des Byzantins. La référence à Coptos n'est pas indifférente à mon propos. Elle montre que cette cité a été un point stratégique dans cette politique d'entente, sans nul doute rémunérée, avec les nomades du désert oriental et confirme son rôle de base expéditionnaire qui semblait déjà ressortir d'un papyrus d'Edfou du VI^e/VII^e s.⁴². Datant des toutes dernières années de Justin I^{er}⁴³, sur lequel

Collection de l'École française de Rome, 38, Rome (1978), p. 350, n. 263, ne voit pas de difficulté dans l'identification de la Phoinikôn d'Olympiodore avec l'actuelle Laqîta.

41. *Acta Sanctorum*, Oct. X, p. 743.

42. *P. Edfou IX*, 9 = SBVI 9613 (pour la date, un peu plus tardive que le pensait l'éd., cf. J.-L. FOURNET et J. GASCOU, *BIFAO* 98 [1998], p. 186 et 189), où il est question de δαξιτίου (lire ταξιδίου) τῆς Κόπτου. Pour l'éditeur de ce papyrus, R. RÉMONDON, « Soldats de Byzance d'après un papyrus trouvé à Edfou », *Recherches de Papyrologie* 1 (1961), p. 66 et 68, cette expression désigne une expédition partant de Coptos à la poursuite des Blemmyes ou des Saracènes. C'est possible, mais le

Justinien exerça une influence bien connue et auquel il finit par succéder en 527, l'épisode relaté dans ce texte pourrait bien illustrer l'amorce d'une politique que Justinien continuera à mener pendant une partie de son règne.

Malgré quelques accidents de courte durée, le toponyme Coptos s'est maintenu, faisant preuve d'une stabilité qui témoigne surtout de la capacité des noms traditionnels, des appellations du terroir, à surmonter les aléas de l'histoire et les modes officielles. Signalons, comme ultime avatar de ces étymologies fantaisistes dont Plutarque s'était fait l'écho, que le nom de Coptos a nourri jusqu'à l'époque moderne l'imagination des égyptomaniaques. Le Jésuite Athanase Kircher, dans son ouvrage fondateur de la coptologie, *Prodromus Coptus sive Aegyptiacus* (Rome 1636), faisait du nom de Coptos l'origine du mot « copte »⁴⁴, donnant à cette cité de Haute-Égypte une postérité que Pisenhios de Coptos n'aurait probablement pas désavouée.

Jean-Luc FOURNET
CNRS (Strasbourg)

passage du *Martyrium Arethae* montre que ces expéditions peuvent aussi se faire avec l'aide de ces mêmes Blemmyes. Sur l'exagération du péril blemmye sous Justinien par laquelle pêche l'étude de R. Rémondon, cf. J.-L. FOURNET, *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s. La bibliothèque et l'œuvre de Dioscore d'Aphrodité*, MIFAO 115, Le Caire (1999), II, p. 510-511.

43. On peut lire, juste après cet épisode, la date d'avril 525.

44. Athanase KIRCHER, *Prodromus Coptus sive Aegyptiacus*, Rome (1636), cap. I « De Etymo Coptos », p. 7-17.